

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

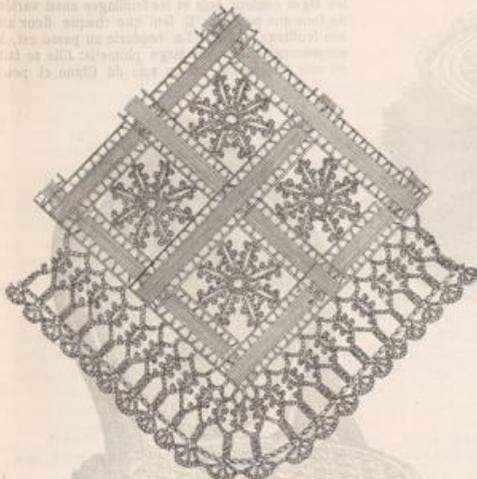
52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. ROBE DE VISITE.

MODÈLES 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> DE MILLY.

2. ROBE DE JEUNE FILLE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

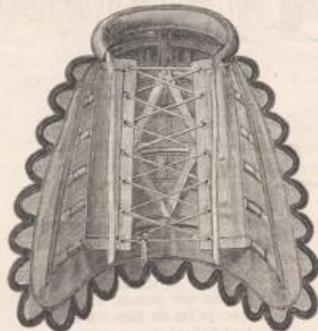


3. QUART D'UN VOILE DE FAUTEUIL.

sur les côtés ; le premier de ces petits volants est bleu et froncé, le second blanc et plissé ; au-dessus du volant blanc, une ruche bleue, doublée de blanc, montre sa doublure blanche par le coquillé de ses plis ; puis encore un volant bleu et un volant blanc surmontés de la même ruche ; par derrière un haut volant, plus haut vers la traîne que sur les côtés, se termine par une ruche semblable. Le tablier est tout uni, en foulard blanc avec ourlet bleu ne dépassant pas ou à peine. Corsage en foulard blanc, boutonnant de côté et orné d'un col arrondi en foulard bleu ; revers à deux têtes en foulard blanc doublé de bleu avec nœuds blancs et d'œufs ; le pouf, pris dans la jupe, est relevé par une écharpe



4. OVALE AU PLUMETIS.



5. TOURNURE-POUF ARTICULÉE (INTÉRIEUR.)

à double face et composée des deux nuances ; cette écharpe doit avoir environ 30 centi-



7. TOURNURE-POUF REPLIÉE.

plumetis. — Tournure-pouf articulée (2 dessins). — Jardinière ovale. — Broderie pour la jardinière. — Jardinière en osier. — Tabouret de pied en osier. — Chaise en osier. — Bande en broderie au passé. — Deux toilettes de campagne. — Quatre chapeaux d'été. — Pebus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorisées.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de visite. — Robe de jeune fille. — Quart d'un voile de fauteuil au crochet. — Ovale au



8. JARDINIÈRE OVALE.



6. TOURNURE-POUF ARTICULÉE (EXTÉRIEUR.)

mètres de largeur ; ses bouts se terminent en biais. Ces deux toilettes ont été créées par M<sup>me</sup> de Milly, boulevard des Batignolles, 21.

3. Quart d'un voile de fauteuil au crochet avec dentelle anglaise. — Ce voile est composé de huit étoiles au crochet, bien faciles à décomposer, pour peu qu'on ait l'habitude de ce travail, et chaque étoile est séparée par un lacet dit dentelle anglaise, large d'un doigt environ. Quand le carré est terminé, on fait tout autour la jolie dentelle au crochet que représente le dessin.

4. Ovale au plumetis. — Ce médaillon se brode au plumetis ; nous pouvons nous en servir pour compléter un ensemble avec la bande donnée dans notre dernier numéro. Il peut s'utiliser pour fond de bonnet de dame ou d'enfant, appliqué sur corsages, médaillons, pelotes, etc. On y trouve également du point de plume, point de sable et des brides-crochets mêlés au plumetis.

5 à 7. Tournure-pouf articulées, vue à l'intérieur, dessin 5 ; même tournure vue de côté, dessin 6 ; même tournure vue repliée sur elle-même, comme lorsqu'on s'assied, dessin 7. Ce mouvement s'opère sans difficulté, de façon à ce que l'effet produit sur la robe soit absolument naturel. Plus de gonflements disgracieux dans les

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de visite en taffetas écru et en sultane à raies satinées du même ton. — Le jupon est en taffetas brillant couleur écru ; il est garni par devant de gros plis plats alternant sultane rayée et soie, et par derrière de cinq volants alternant, dont trois en taffetas découpés à l'emporte-pièce et trois en sultane rayée, tous les cinq froncés. Tunique ronde et drapée en pouf en sultane rayée garnie de deux volants, l'un en sultane, l'autre en taffetas découpé. Corsage en taffetas à basques courtes par devant et à position par derrière ; manches demi-jus avec revers, mêlé taffetas et sultane ; garniture de taffetas formant petite fraise.

2. Robe de jeune fille en foulard blanc et foulard bleu ciel. Le jupon, bleu ciel, est garni par devant de volants descendant une courbe et remontant



9. BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA JARDINIÈRE OVALE.

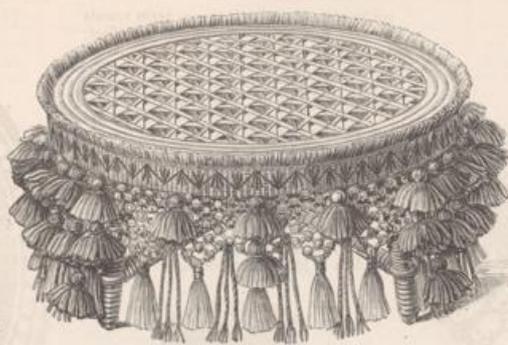
plus de la jupe, car la pression du corps suffit pour faire tendre l'élastique disposé sur les ressorts posés en losange, tels qu'on les voit dans le n° 45, et la tournure s'affaisse; puis, aussitôt qu'on se relève, la pression cessant, la tournure se redresse et reprend sa première forme; un lacet intérieur permet de diminuer et d'augmenter son effet au gré de la personne qui la porte.

On trouve la tournure-pouf chez son inventeur, M. Guelle, 39, boulevard Saint-Martin.

8-9. Jardinière ovale. — Modèle de M<sup>me</sup> Triboulet, maison Rosselin, rue de la Mennaisie. Cette jardinière nous a été demandée par plusieurs de nos abonnées. Elle se pose au milieu



10. JARDINIÈRE EN OSIER.



11. TABOURET DE PIED EN OSIER.

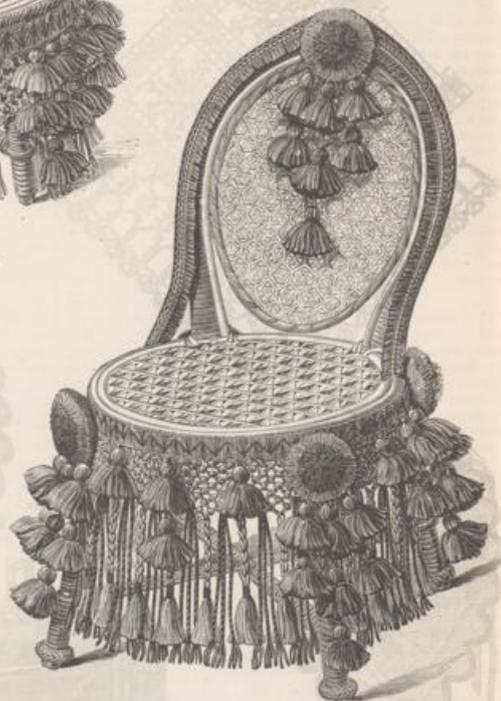
d'une table de salon, sur une console, ou sur un bahut entre deux fenêtres.

La monture est en bambou noir vernissé, genre ébène; les bouts, en baguettes, sont en nacre, avec cercle d'or à leur base.

Quant à la broderie qui en fait l'ornement, elle s'exécute au passé sur cachemire ou sur drap léger, voire même sur basane. Il faut, ainsi que je l'ai dit bien des fois, bâtir tout d'abord le cachemire sur calicot bien empesé, afin que le travail soit aussi régulier que possible, et que la broderie ne grigne pas; il est, non pas indispensable, mais utile de se servir d'un métier, l'exécution de l'ouvrage est plus parfaite.

Le bouquet de fleurs des champs se compose d'un coquelicot ouvert, d'un autre aux corolles renversées qui, bien entendu, se font d'un beau rouge, de deux bluets et de leurs boutons, d'une nielle à la nuance tendrement bleutée, d'épis

qui se font jaune mais, et d'une branche de petites graines fantaisistes que l'on fera noire et rouge; les tiges couleur bois et les feuillages aussi variés de tons que possible. Il faut que chaque fleur ait son feuillage distinct. La broderie au passé est, à proprement parler, un large plumetis. Elle se fait en soie demi-torse ou en soie de Chine et peut



12. CHAISE EN OSIER.



13. BANDE EN BRODERIE AU PASSÉ.

être bourrée en coton, car le faire avec de la soie serait occasionner une grande dépense.

Il faut donc deux bouquets de la dimension de notre modèle n° 9 pour les deux faces de la jardinière. Quant aux extrémités, le bouquet devant être bien moins étendu, on ne prendra que les trois fleurs du milieu, coquelicot et bluets.

**10. Jardinière en osier s'appliquant au mur.** — La carcasse de la jardinière est faite en osier et recouverte de drap de soldat ou de velours. Le bord inférieur et supérieur est bordé d'un galon de bourrelier; tout autour est fixée une frange en ficelle nattée. Chaque natte de la frange se termine par un gland formé des brins de ficelle détordus et peignés. Des pompons de laine rouge, bleu foncé et bleu clair, retombent en distance. Sur le milieu du devant se trouve un gros chou de laine de toutes les nuances employées et auquel retombent des pompons des mêmes nuances. — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly, 21, boulevard des Batignolles.

**11. Tabouret de pied en osier, entouré d'un galon de bourrelier et garni tout autour de la même frange en ficelle et des mêmes pompons que la jardinière.** — Modèle de M<sup>me</sup> de Milly.

**12. Chaise également en osier.** Le dossier et le siège sont également entourés d'un galon de bourrelier; au centre du dossier se trouve un chou de laine dont le centre est bleu foncé et le tour vert jaune. La frange de bourrelier, détordue et nattée, produit un charmant effet. Elle est entre-coupée de petites nattes de laine et de pompons variés de nuance. Sur les pieds sont posés quatre choux semblables à celui du dossier.

Ces trois objets font partie d'un mobilier complet de petit salon d'été. On peut le compléter par un canapé, des fauteuils, une table ronde, également en osier et garnis avec la même frange et les mêmes accessoires. Les rideaux se feront en toile grise brodée en laine de couleur avec applications de drap bleu et rouge. On peut aussi tendre la pièce en toile grise et border cette tenture de galons de bourrelier. Une frange de ficelle, formant cadre à cette tenture dans le haut, serait aussi d'un charmant effet. S'adresser, pour ces divers objets, à M<sup>me</sup> de Milly, 21, boulevard des Batignolles, qui se charge de les expédier tout faits ou échantillonnés.

**13. Bande en broderie au passé.** — Faut-il vous rappeler à combien d'usages peuvent être employées toutes les belles bandes que nous vous donnons dans notre journal? C'est inutile, je pense; vous vous souvenez que vous pouvez en orner des rideaux-portières, des chaises, des plians. Notre modèle s'exécute au passé, en laine ou en soie travaillée; en laine si l'étoffe adoptée est du coutil ou du reps de coton, en soie si on brode sur drap, cachemire ou faille.

Les fleurs doivent être bien bourrées, et cela en coton. Notre bouquet se compose de fleurs des champs, dont les coquelicots seront rouges, les bluets bleus, les fleurettes

mauve, les marguerites blanches rosées; il se trouve quelques boutons d'églantiers qui seront roses. Quant aux épis, ils tiennent sur une tige d'épi un peu dur, afin que les barbes, en câblé mais, soient d'un beau mais.

**14. Toilette de campagne.** — Robe de toile gris de lin, dont la jupe arrondie est ornée d'un haut volant monté en fronce, agrémenté d'un large biais de batiste bleue liseré de blanc.

La double jupe, retroussée sur le côté, est également encadrée par ce large biais, ainsi que le vêtement en forme de paletot, ajusté aux basques arrondies et au grand col marin.

Pour faire cette robe, il faut 11 mètres de tissu en 80 centimètres de large, 5 mètres 50 cent. pour le grand volant, avec même métrage de biais liserés, et 6 mètres 50 cent. de biais liserés pour la double jupe et le corsage; puis

corsage. Il faut, en outre, douze boutons d'étoffe de deux tons. Chapeau de paille belge, aux bords retroussés sur les côtés, garni de velours marron et d'un panache de plumes noir au pied un peu soutenu de ton. Un oiseau aux ailes déployées est posé sur le côté et complète l'ornement.

**16. Chapeau de visite à fond en foulard surah couleur paille.** Deux plumes paille sont posées en arrière. Une guirlande de feuilles de cerisier et de cerises noires entoure la passe et repose sur les cheveux.

Ces quatre chapeaux sortent des mains d'une véritable artiste, M<sup>me</sup> Fontaine, rue Louis-le-Grand, 16.

**17. Chapeau de voyage en paille noire, forme allongée et s'abaissant par devant.** Le bord, étroit, est bordé et doublé de faille et se relève sur les côtés. Un nœud de belle faille forme agrafe et accompagne deux plumes noires frisées que surmonte une aile, noire également.

**18-19. Chapeau de jeune fille, forme capeline, imitant un peu les chapeaux de Nice.** Ce chapeau se place très-arrière sur la tête. Il est garni d'un bouquet de coquelicots et d'épis, avec grande traîne retombant très-bas par derrière. Deux rubans de faille forment un nœud sur le devant et retombent droit de chaque côté du fond. L'effet de ce chapeau est ravissant. Le bouquet de coquelicots et d'épis se reproduit sur le bandeau de faille qui est posé sous le bord.

**20. Chapeau rond en paille d'Italie pour petite fille, orné d'une écharpe en foulard qui entoure la calotte et se noue négligemment sur le côté.** Le bord est relevé à gauche. Un gros nœud de velours noir est fixé sur le bord, également retroussé par derrière, et retombe sur les cheveux.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de dîner ou de réception.

— Le jupon est en faille mais; les trois lés, devant, sont découpés à grandes dents aiguës; de ces dents, s'échappent des plissés de faille de la même nuance; la traîne est ornée de deux grands volants bordés d'un biais de velours bleu haut de 6 centimètres. La unique est en batiste de même ton, avec bandes tissées dans l'étoffe à damiers à jours; au bord de la tunique, qui se termine par un effilé, court un entre-deux en guipure. Le corsage est en faille; il est rayé par le même entre-deux, encadré dans des biais de velours bleu; gilet de velours bleu, à boutons dorés; manchettes plates, avec entre-deux et biais de velours. Les revers des manchettes sont à deux faces et coupés symétriquement de biais de velours bleu.

Costume de voyage en cachemire ou en mohair feutre, orné de biais de faille d'un ton plus foncé. Le jupon est uni et n'a pour toute garniture que trois biais de faille. La tunique bride les banches et retombe très-bas par derrière, formant un pan tout droit, à angles aigus sur le côté gauche. Le corsage est à basques et se complète par un gilet de la même faille que les biais. Petite pèlerine à capuchon de même



14. TOILETTE DE CAMPAGNE.

15. TOILETTE DE CAMPAGNE. — DESSINS DE G. GONIN.

douze boutons assortis. Chapeau de touriste, à la calotte ronde, aux bords retroussés, garni d'un voile de gaze dont Maria enserrant la calotte et se nouant tout simplement par derrière en nœud de cravate; une aile d'oiseau des lés est fièrement ampée sur le côté. — Modèle du Louvre.

**15. Toilette de campagne.** — Robe de toile batiste de nuance écru, ornée dans le bas d'un simple volant plissé régulièrement et agrémenté d'un biais de batiste marron. Tunique, ou du moins seconde jupe comportant le même ornement, mais de hauteur bien moindre, et par conséquent aux plis beaucoup plus petits et serrés. Le corsage ou vêtement ajusté à la taille, à longues basques tournautes, est également garni de plissés liserés de marron.

Pour faire cette robe, il faut 11 mètres de tissu uni en 80 centimètres, 3 mètres 25 cent. de plissé haut pour la jupe, et 8 mètres de petits plissés pour la double jupe et le





étouffe que la robe, avec grand nœud en ruban de faille grise. Chapeau de forme allongée, retroussé sur les côtés, en paille noire ou grise avec biais et torsade en faille grise; une hirondelle aux ailes déployées forme l'ornement du côté gauche.

E. BOUZY.

COURRIER DE LA MODE

J'ai souvent appelé l'attention de mes lectrices sur certains accessoires de la toilette qui me semblent d'une im-

mètres de distance environ. On peut se baser sur ce principe. En effet, pour les costumes de rue, cette distance entre le sol et le jupon est nécessaire, si on veut éviter, non-seulement la boue par les temps de pluie, mais aussi l'inconvénient de salir ses bottines en traversant une rue humide, un ruisseau. Avec les robes à traîne, il faut bien que cette traîne soit soutenue, mais il ne faut pas non plus que le jupon se montre au même mouvement, ce qui arriverait certainement s'il était aussi long que la robe. Les petits Jupons de dessous se font, pour l'été, en percale avec un petit volant plissé dans le bas, ou en brillant festonné, ou bien, plus élégants, avec des entre-deux et une dentelle;

Un changement presque radical se remarque dans les coiffures. Les chignons descendent et les touffes du haut s'aplatissent. La coiffure en vogue est la coiffure à *marleau*; elle est d'une simplicité que j'apprécie beaucoup; elle a également le mérite de reposer les cheveux. Quand on a une belle et longue chevelure, on n'a tout simplement qu'à faire une seule natte *très-lâche* avec les cheveux de derrière (bien entendu, on ne noue pas les cheveux), puis on écarte les brins de la natte, autant que faire se peut, et on la replie sur elle-même, en la fixant, avec un peigne, à la moitié de sa longueur, de façon à former une sorte de boucle nattée dans le bas qui tombe sur le cou. L'autre portion forme la même boucle dans le haut; on place au milieu un nœud de faille ou de velours qui fait le milieu des deux boucles et semble les fixer. Les cheveux, par de-



16. CHAPEAU DE VISITES.



17. CHAPEAU DE VOYAGE.  
MODÈLES DE M<sup>me</sup> FONTAINE.



20. CHAPEAU ROND POUR PETITE-FILLE.

portance toute capitale dans l'ordre d'idées que je traite à cette place, bien entendu, et que l'on doit soigner, au moins autant, si ce n'est plus, que les objets extérieurs qui frappent directement les yeux. J'ai dit qu'il fallait être bien juponnée dans le goût du jour; mais j'insiste encore sur ce point. Certaines femmes font le désespoir des couturières, car elles arrangent leurs Jupons d'une façon si étrange, qu'il est impossible à une robe, quelque élégante qu'elle soit de forme, d'avoir sur elles la grâce que leur coupe semblait promettre.

On fait les robes absolument plates par devant; on bride les tabliers des tuniques sur les hanches; il est donc facile de comprendre qu'une sous-jupe froncée jusque sur le devant de la taille, et non biaisée, doit produire un très-vilain effet. Toute l'ampleur de la jupe est rejetée en arrière; tout le poids de la robe est par derrière; il faut donc user d'un moyen quelconque pour soutenir ce poids; il en résulte que les Jupons de dessous doivent être très-froncés par derrière. Je conseille aussi d'adopter une tournure sans exagération d'ampleur, qui soit souple et qui puisse se rapetisser à volonté, suivant la coupe de chaque robe et le volume qu'elle fait par elle-même. Je connais bon nombre de femmes qui portent des tournures en grosse mousse empesée; mais c'est d'un entretien ennuyeux; aussi conseillerai-je d'essayer du modèle que nous publions aujourd'hui et dont la *docilité* à suivre les mouvements du corps est remarquable. Avec les robes à traîne, je préfère la jupe articulée, du même inventeur, qui soutient mieux la queue de la robe. Enfin j'ajouterais que la longueur des Jupons doit être *toujours* en rapport avec celle de la robe, c'est-à-dire que le jupon doit suivre le bas de la robe à 10 centi-



18. CHAPEAU DE JEUNE FILLE (DEVANT).



19. CHAPEAU DE JEUNE FILLE (DERRIÈRE).

enfin, tout à fait merveilleux, en oulard rose, bleu ou blanc, garnis de guipure de valenciennes.

Comme pantalons, la forme à poignet avec petit volant semble se généraliser. Elle a l'avantage de ne pas remonter quand on s'assoit.

Je conseillerai de porter toujours un cache-corset ou petit corsage en percale garni d'un entre-deux brodé ou de valenciennes; ce petit corsage a l'avantage d'empêcher le corset de se salir rapidement; il est, d'ailleurs, très-élégant et très-coquet. Je sais bien que presque toutes les femmes savent ces choses; néanmoins, je crois utile de les répéter de temps à autre.

venir ou atténuer les atteintes du grand air, du froid, de la poussière. Il faut savoir prendre le juste milieu, et tout en évitant de ternir l'éclat et d'altérer le velouté naturel de la peau par l'abus des essences, des fards, etc., etc., avoir recours à certains soins de toilette, prendre des habitudes que j'appellerai l'hygiène de la beauté. Ainsi, par exemple, ne jamais se laver le visage avec de l'eau chaude, sous prétexte qu'on est en hiver, et sécher avec soin toute humidité sur la peau de la figure, des épaules, des bras. Ne jamais employer une eau de toilette contenant un acide, un mordant quelconque. Je n'en connais pas de meilleure que celle qui se nomme l'eau de Ninon, et qui est entière-

ment, se massent en coques ou on en fait un large huit. Quand ils sont courts et peu épais, on les garde en grande partie pour faire le huit dont je parle, et le reste sert de point d'appui à un chignon postiche disposé comme je viens de le dire. On peut faire aussi cette coiffure non nattée en ondulant les cheveux et en formant deux coques, l'une en bas, l'autre en haut, nouées au milieu par un nœud de faille ou de velours. Nous donnerons, du reste, très-prochainement des modèles de cette coiffure toute nouvelle et adoptée par les femmes les plus élégantes.

Je n'ai point à parler ici des soins à donner à la chevelure, car mes lectrices ont suivi avec intérêt les articles de notre collaborateur le docteur Izard; mais il a été, je crois, peu question, jusqu'à ce jour, des soins à donner au teint, à la peau. En général, on tombe volontiers dans deux excès différents. Ou l'on abuse d'une eau de toute espèce, des *coûd-cream* les plus variés, des poudres de tout genre, ou bien on néglige les précautions les plus vulgaires pour pré-

nent composée de sucs de fleurs; son parfum fin et subtil, l'indique du reste. Elle est onctueuse et la sse une impression de fraîcheur fort agréable, ce qui indique ses propriétés très saines. On s'en sert soit en l'employant pure, c'est à dire en s'en frottant légèrement la peau, après les ablutions ordinaires, soit en faisant couler quelques gouttes dans sa cuvette, ce qui est, à mon sens, le meilleur mode d'emploi.

Ajouterai-je que c'est à cette eau merveilleuse que Ninon dut son éternelle jeunesse; à quoi bon? En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que Ninon fut trop éprise d'elle-même et de sa beauté pour employer jamais aucune substance capable d'altérer cette beauté et que Ninon s'en servait. Acceptions donc la légende que m'a contée l'heureux possesseur de cette fameuse recette; et si vous voulez, chères lectrices, vous en convaincre vous mêmes, écrivez à Mme Lecoute, 31, rue du Quatre Septembre, pour lui demander un flacon de l'eau de Ninon. Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle est à la fois agréable, inoffensive et bienfaisante. Quant à la poudre de riz, son usage est devenu si général, que je n'essayerai même pas d'enrayer son succès. Du reste, elle est fort utile, surtout lorsqu'elle est sagement préparée, qu'elle est assez fine pour être invisible, impalpable. Je n'ai pas besoin de recommander la *Féculine Fiori*. Nos abonnées en ont presque toutes fait usage, et nous ont remercié de leur avoir fait connaître ce nouveau produit. Les ongles méritent aussi des soins particuliers. Quelques personnes ont les ongles extrêmement fragiles. Je recommanderai des bains de vin alcoolisé. On m'a assuré qu'en répétant souvent cette petite opération, les ongles finissent par être moins cassants. Il faut les couper, ni trop longs, ni trop courts, en rond, non pas en pointe, ce qui est fort mauvais goût. On arrondit les ongles avec une lime, mais il faut les tailler d'abord avec de la cis aux. Je reprendrai, s'il y a lieu, ces petits conseils, si mes lectrices persistent qu'ils puissent leur être utiles.

MARIE DE SAVERNY.

## LE COLLIER DE LA GÉNOISE

Dans le courant de novembre 1868, Lucia Martinaud épousa M. Armand Giraud, jeune et riche négociant de Marseille.

Lucia avait vingt ans, c'était la fille unique d'un naïve. M. César Martinaud adorait sa fille, et il lui donnait pour dot une partie de son immense fortune. Cette fortune, jointe aux qualités physiques et morales de la jeune Lucia devait sans doute lui faire espérer un heureux avenir. Mais un incident, que nous allons raconter, avait failli, le jour même de la cérémonie, jeter le trouble et la déunion dans le nouveau ménage.

M. Martinaud était un ancien armateur; il était né à Gênes, où il avait épousé une jeune Italienne qu'il aimait ardemment. Mais la fatalité s'en était mêlée, et, un an après, son épouse adorée mourut en donnant le jour à Lucia.

La douleur de César Martinaud avait été immense; et le désespoir dans l'âme, il avait quitté Gênes avec son enfant, pour aller s'établir à Marseille.

César Martinaud avait une sœur qu'il haïssait de puis quelques années, et dont il ne voulait même pas entendre dire le nom.

Et pourtant, elle n'avait qu'un tort à ses yeux, celui d'avoir épousé un jeune Marseillais sans fortune.

Depuis le jour de cette union, l'armateur n'a jamais voulu revoir celle qui, disait-il, s'était méallée.

Dix années s'étaient écoulées, et le jour où Lucia épousa M. Armand Giraud, le front de César Martinaud était soucieux.

À quoi pensait-il... Sans doute il pensait à cette sœur qu'il avait presque maudite! À cette pauvre Juana, qui peut-être, à cette heure, était malheureuse?

Oh! mystères impénétrables du cœur humain! que de larmes et de douleurs sont cachées sous vos profonds abîmes!

C'était un peu le cas de l'ancien armateur. Ce jour-là, il ne pouvait vaincre les sombres pensées qui l'obsédaient... et pourtant autour de lui tout semblait sourire.

Sa chère fille, la charmante Lucia, était encore plus belle que d'habitude sous son blanc costume de mariée. Son gracieux visage était rayonnant de joie. Que pouvait-elle craindre?

Elle était jeune, elle était aimée et riche.

Mais vers la fin du festin nuptial, la préoccupation de son père l'avait attristée.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Moi? Je n'ai rien, répondit-elle.

À ce moment, un domestique s'approcha de la jeune mariée. Lucia se leva de table et sortit furtivement de la salle.

M. Armand Giraud et César Martinaud remarquèrent ce qui s'était passé.

Ils se regardèrent... Ce regard interrogateur voulait sans doute dire bien des choses... Mais il fallait se taire et attendre.

Pendant l'absence de Lucia, le trouble de nos deux personnages devint extrême.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que notre jeune héritière était de retour.

Elle était pâle et émue.

— D'où viens-tu, chère Lucia? lui demanda son père avec inquiétude.

La jeune mariée tressaillit.

— C'est une pauvre femme qui est venue m'implorer à la suite d'un grave événement, dit-elle. Elle est si malheureuse!

En disant ces mots, deux larmes billèrent dans ses yeux.

— C'est bien, avait répondu l'armateur, tu m'expliqueras cela plus tard.

Et la conversation en était restée là.

Maintenant, chers lecteurs, il est nécessaire que je vous dise ce qui s'était passé.

Lorsque la jeune mariée avait suivi le domestique, elle s'était trouvée en présence d'une pauvre femme qui s'était jetée à ses genoux.

— Oh! vous êtes bonne, vous êtes charitable, avez pitié de deux pauvres orphelins, lui avait-elle dit.

— Qui êtes-vous? lui avait demandé Lucia.

— Je suis l'ensevelisseuse des indigents, répondit l'inconnue, et je viens vous transmettre les dernières volontés de l'infortunée Juana, la sœur du riche César Martinaud!

— Oh! mon Dieu, s'écria Lucia avec effroi, un jour de noces! c'est un triste présage!

— Madame, avait observé la pauvre femme, une bonne action ne porte jamais malheur! Avant de mourir, Juana m'a avoué son secret. Depuis quelques mois, son époux n'était plus de ce monde, et la pauvre veuve n'a pu lui survivre! Le chagrin et la misère l'ont tuée! Allez trouver Lucia, me disait-elle, durant sa lente agonie. Elle est bonne et généreuse, dites-lui bien que je meurs en lui confiant mes enfants, et que je la bénis!

En entendant ces dernières paroles, la jeune mariée s'était agenouillée devant l'ensevelisseuse, et elle avait reçu en sanglotant cette pieuse bénédiction!

Après ce devoir accompli, Lucia avait quitté l'inconnue en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, M. Armand Giraud avait demandé à sa femme l'explication de son absence de la veille.

— Il est permis d'être jaloux quand on aime, avait-il dit à Lucia.

— Oui, mon ami, tu as raison répondit-elle, mais je ne puis l'avouer mon secret que lorsque j'aurai accompli ma mission.

Cette résistance ne fit qu'accroître la curiosité et la jalousie d'Armand, qui se promit, à partir de ce moment, d'observer sa femme.

Dans la même journée, un bijoutier se présenta chez M. Armand Giraud. Lucia l'attendait. Elle le fit entrer dans le salon où ils restèrent quelques instants.

Pendant cet entretien, Armand s'était tenu caché derrière les grands rideaux de l'une des croisées, et là, il avait entendu ce qui suit:

— Combien estimez-vous ce collier? demanda la jeune femme.

— Cinquante mille francs, répondit le bijoutier.

— Voulez-vous en devenir l'acquéreur? dit Lucia.

À cette proposition, le bijoutier fit un signe d'assentiment.

— C'est étrange! pensait-elle, que la fille du riche Martinaud veuille vendre ce beau collier.

— C'est surprenant, murmura Armand.

Et, pâle de colère, il écouta encore.

— Terminons au plus vite, monsieur, observa Lucia; j'ai hâte d'en finir.

— Eh bien! je l'achète, madame; quand vous faut-il les fonds?

— Dans quarante-huit heures au plus tard, dit-elle.

— Que va-t-elle faire de cet argent? balbutia le jeune époux de plus en plus inquiet.

— C'est une affaire entendue, madame, répondit le joaillier; où faudra-t-il déposer cette somme?

— Chez M. James, dit-elle, rue Saint-Féréol.

— Complexez sur moi, madame, ajouta ce dernier en se retirant, vous avez ma parole.

— Oh! il faut que je sache ce qu'elle va faire, fit Armand dont le cœur battait avec violence; je vais l'épier.

Quant à Lucia, elle s'habilla de vêtements de deuil, et, vers le soir, elle accompagna au cimetière le modeste convoi de la pauvre Juana.

Quatre personnes suivaient tristement le cercueil. C'étaient l'ensevelisseuse, Lucia, et les deux pauvres orphelins!

— Oh! je vous aime déjà, dit la jeune femme aux deux enfants de la veuve en les quittant. Et je vous jure, au nom de votre mère, que j'accablai mon devoir.

Mais dans l'ombre un témoin invisible assistait palpitant à cette scène touchante!

C'était Armand.

Deux jours après, un médecin appelé en toute hâte

à l'hôtel de César Martinaud, qui venait d'être atteint d'une fièvre violente. Lucia était près de lui.

Le malade disait à sa fille:

— Écoute, chère enfant, je souffre beaucoup; mais si je n'avais pas ce remords, qui m'obsède, il me semble que malgré cela je pourrais vivre.

— Quel remords? demanda-t-elle.

— Ce remords, répéta-t-il d'une voix faible en se penchant vers sa fille, c'est ma cruauté envers l'infortunée Juana, c'est le ver rongeur qui me tue!

La jeune femme ne put dominer son émotion.

— Juana vous a pardonné, lui dit-elle, et ses enfants vous aimeront au nom de leur mère!

— Que veux-tu dire? fit le malade anxieux.

— Je veux dire que Juana a eu pitié de vos souffrances, et qu'elle vous a pardonné! Vous vivez encore, mon père, pour remplir une mission sacrée sur la terre en expiation du passé.

— Lucia, s'écria César Martinaud, explique-toi!

Pour toute réponse, la jeune femme ouvrit une porte qui séparait la chambre du malade du salon, et deux enfants s'agenouillèrent au pied du lit.

C'était Arthur et Léonce, les deux petits-fils de l'armateur.

— Ciel! balbutia César Martinaud, c'est trop de bonheur, je me sens revivre. Et votre mère, où est-elle donc?

— Hélas! elle est morte! répondirent les enfants de Juana, en cachant leur visage couvert de larmes dans les bras de leur grand-père.

— Morte! balbutia celui-ci. Oh! voilà mon châtimement; mais pardonnez-moi, car je vous aimais pour elle! En disant ces mots, César Martinaud s'évanouit.

Lucia s'avança vers lui.

— Docteur! s'écria-t-elle effrayée.

— Il est sauvé répondit l'homme de l'art, cette violente émotion a rendu la vie à votre père.

En prononçant ces dernières paroles, le docteur se retira.

À ce moment, un jeune homme se précipita dans les bras de Lucia.

C'était Armand Giraud.

— Je sais tout, dit-il, et je t'aime!

— Que veux-tu dire? fit Lucia.

— Je veux dire que les 50,000 francs de la vente du collier ne seront qu'un faible à-compte sur l'héritage de nos protégés.

— Oh! je t'en remercie au nom de celle qui n'est plus! balbutia la jeune femme tout émue.

Le même soir, un acte authentique était signé par Lucia et Armand chez le notaire James.

Les deux orphelins avaient désormais une fortune assurée, et une seconde famille!

Les derniers vœux de l'infortunée Juana avaient été accomplis!

MARIE-LOUISE DESAIGNE.

## LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite)

Il était intérieurement ravi que d'autres, et surtout une personne dont il tenait la mémoire en si grand respect, eussent trouvé cette conduite choquante.

— Oui, oui, reprit l'aubergiste, c'était son avis et celui de plusieurs personnes encore; il est aisé de parler et de blâmer quand on est dans du coton; et qu'on ne connaît pas les exigences de la vie! Avouez-le, monsieur, il ne vous a pas été désagréable de vous voir reçu, en arrivant, par une jolie fille bien élevée et de bonnes manières?

— Pas désagréable, monsieur Weinhich, se récria le jeune homme; eh! certes, en elle-même, une telle réception est ravissante; mais...

— Tout dépend de la première impression en ce monde, répondit le père Weinhich, flatté de ce te exclamation.

Lorsqu'un étranger arrive dans un hôtel, et que personne ne s'en occupe, ou que les domestiques et même les maîtres le reçoivent d'un air indifférent, recliné, aurait-on le droit de lui en vouloir s'il faisait volte-face sur-le-champ pour chercher gîte dans la plus médiocre auberge, où le maître de la maison l'accueilleraît du moins amicalement?

Autrefois, lorsque ma femme était jeune, ce soin lui revenait. — Maintenant, c'est le tour de Sérapipta, et je puis dire que le procédé a constamment réussi. Les étrangers se sont toujours regardés; hier moi comme chez eux; ceux qui y sont descendus une fois y sont fidèlement revenus, car ils se considéraient comme des membres de la famille.

— Fort bien! dit le jeune homme d'un air froissé; — reste à savoir si le futur mari de mademoiselle votre fille serait curieux d'avoir une si nombreuse parenté?

— Quand ma fille aura un mari, répondit M. Weinhich, celui-ci fera comme il l'entendra. En attendant, il faut qu'elle fasse comme je l'entends, etc.

MARIE-LOUISE DESAIGNE.

— C'est très-juste, interrompit son interlocuteur; cependant vous ne niez pas que cet usage n'expose souvent une aussi jolie personne que votre fille à des impolitesse, pour ne rien dire de plus...

— Des impolitesse!... Un bonjour rendu cordialement, un sourire grasant répondant à la bienvenue sont-ils donc des impolitesse?

Notre héros en avait assez!  
Il lui tourna brusquement le dos, et se disposa à gagner sa chambre sans dire bonsoir à personne.

Un dernier crève-cœur lui était réservé. Depuis la fin du souper, divers jeunes gens de la ville étaient arrivés successivement dans la salle, et formaient un cercle joyeux, peillant de gaïeté et de verve.

Séraphita, s'étant approchée d'eux, tendit son front à un petit jeune homme en habit vert, qui lui présenta en même temps un verre de vin de France, qu'elle accepta en riant, dont elle se servit pour trinquer à la ronde; et où elle trempa légèrement sa lèvres grenadine.

Notre infortuné légataire s'esquiva, blessé au fond de l'âme.

Le conseiller dormit d'un sommeil agité de rêves divers que dominait tour à tour, souriante ou piquée, l'aimable figure de Séraphita.

Il tressaillit à un certain moment au bruit de sa porte qui s'ouvrait, laissant passage à la lumière et à une sorte de chant bizarre entrecoupé par le cliquetis des grelots et les sombres éclats du tambour de bas jeu, concert en plein vent donné par des zingari dans la cour de l'hôtel.

Krantz, un valet de la maison chargé d'un plateau et d'une lettre, venait le prévenir qu'il était dix heures, et que la personne qui avait apporté le billet, était déjà revenue deux fois chercher la réponse.

Stéphen fit poser le plateau et le café au lait sur la table de nuit, et saisit le billet avec une vivacité qui trahissait une impatience, un pressentiment.

C'était un message mignon, cacheté avec goût; l'adresse indiquait une main féminine.

Le billet était de la générale de Wiedland, l'amie intime de son père.

La générale lui disait qu'elle venait d'apprendre, par hasard, de Zwicker, son arrivée à Pilsen. Que, puisqu'il était une connaissance particulière et le représentant du conseiller Brucker, elle avait à l'entretenir au sujet des affaires de ce dernier; elle le pria, en conséquence, de l'honorer d'une visite le plus promptement possible.

Une telle lettre ne permettait pas à un homme comme il faut de différer.

Stéphen se hâta de se disposer pour se rendre à cette invitation, et descendit de sa chambre.

Comme il franchissait la grande porte de l'hôtel, il vit deux voitures arrêtées pour recevoir, l'une M. Wiedland, son épouse et deux dames; l'autre, Séraphita, le major et les deux Anglais.

— Cù va donc tout ce monde? demanda-t-il à Krantz.  
— Ce sont les patrons et ces messieurs et dames qui vont faire une partie de campagne, fut-il répondu.

Il s'était cru guéri!... Les deux voitures lui passèrent sur le cœur, et le lui broyèrent à chaque tour de roue.

— Bonjour, monsieur le dormeur!

Séraphita lui lança cette raillerie d'un air amical, au milieu d'un sourire, en lui envoyant un petit geste provocateur, au moment où elle disparaissait à l'angle de la rue.

Jamais elle n'avait été si fraîche; jamais sa voix n'avait été si pure et si enjouée.

Elle était assise auprès du major, en face des deux Anglais; — il grince des dents de la voir oublier à ce point ce qu'elle se devait à elle-même et au sexe auquel elle appartenait.

La vérité est qu'il n'était pas moins furieux contre lui-même d'attacher encore de l'attention à la conduite de cette adorable et coquette enfant.

— Les femmes! les femmes! murmurerait-il à demi voix, la meilleure ne vaut rien!...

Et dans ces belles dispositions, il se rendit à l'adresse de la générale.

LE PORTRAIT EN DÉCUI

Ce n'était pas une maison, ni un hôtel, c'était un palais.

Des deux côtés de l'escalier, couvert d'un fin tapis, une double rangée d'arbustes en fleurs. Des lustres et des girandoles de cristal de roche; des murs revêtus de marbre; tout ici respirait la plus parfaite élégance; — il y régnait une sorte de calme, de recueillement, comparable à celui d'une église.

Cette paix serene, cette tranquillité douce firent au visiteur le plus grand bien. Il sentit se fondre l'exaspération de ses nerfs; son cerveau se détendit; une fraîcheur générale calma les battements de ses tempes. Il lui sembla rebâti; et il se sentait à l'aise.

Un serviteur à cheveux blancs lui avait demandé son nom et s'était rendu à l'antichambre.

Il l'entendit ouvrir deux ou trois portes, avant d'arriver à l'appartement de la générale.

L'accès de la femme si difficile ici, — et celui de Séraphita si aisé! — Comme l'avantage était du côté de la générale!

Il venait à peine de déclarer que les femmes ne valaient rien en masse; — et, sur ces simples impressions, il en exceptait M<sup>lle</sup> Wiedland, gagnée par la discrète solitude où elle paraissait vivre; — puis, n'avait-elle pas été l'amie de sa mère!

Déjà calmé, il commençait à pardonner à Séraphita son geste malicieux et son : « Bonjour, dormeur! »

Si elle avait su, la coquette enfant, que c'était à cause d'elle qu'il s'était endormi à deux heures du matin, et, par suite, levé si tard, elle ne lui aurait certainement pas lancé si étourdiment sa raillerie.

Si, au moins, elle n'avait pas été en compagnie de ces trois déplaissants personnages, — juste les trois! Il n'y manquait que le petit monsieur à l'habit vert!

Une jeune et brune femme de chambre apparut, l'invita à la suivre, et, ouvrant un cabinet, le pria d'y attendre M<sup>lle</sup> la générale; puis le laissa seul.

Les murs de ce retrait étaient couverts de portraits de famille.

Là se montraient les images du bon vieux temps. Dans tous les traits des femmes et des jeunes filles, on lisait la pudeur de leur époque, les mœurs pures et la décence de la maison. Il n'était pas une de celles qui s'offraient à aux regards, fidèlement reproduites, à laquelle on eût osé prêter le caprice incessant, la frivole badinage d'une Séraphita.

Quel éloquent contraste! — Oui, c'étaient véritablement des femmes, ces-là! Leur intérieur était leur patrie, leur empire; elles vivaient chez elles, et n'eussent jamais consenti à courir les chemins avec les trois premiers venus!

Quel air pudique et respectable dans cette noble femme, en grands vêtements de cour; que de décence et de dignité en cette ravissante jeune fille en robe blanche! Que de convenance et de perspicacité dans cette fière dame en robe noire! Comme elle apparaît élancée et pudique, jalouse de l'honneur de la famille, celle que voilà, enveloppée d'une mantille de dentelle!

Quelles effluves de vertu et de piété s'échappent des traits angéliques de cette jeune et jolie... Grand Dieu!... ce n'est pas un prestige, une erreur!... Cette jeune fille, c'est sa mère, au temps de ses beaux jours!... Le cadre était orné d'une couronne d'immortelles et de vergiss-meinlich entrelacés et réunis par un nœud de crêpe.

Cette image lui souriait mélancoliquement; et il se tenait devant elle, en proie à la plus profonde émotion.

Hors d'état de maîtriser les larmes qui lui montaient aux yeux, il joignait les mains, et du plus fervent de son âme : — Ma mère!... ma chère mère!... prononçait-il.

Puis il considérait cette toile, plus elle prenait vie. Il se sentait attiré vers elle, et se reportait pieusement au temps de son enfance; — alors qu'elle était sa seule amie. — Depuis sa mort hélas! il ne l'avait pas remplacée!

— Ou poussait la pitié.

Il se tourna vivement vers la fenêtre en essayant ses larmes, pour ne pas trahir devant la générale l'émotion qui l'avait si inopinément saisi.

Elle entra; déjà elle ouvrait la bouche pour s'excuser d'avoir si longtemps fait attendre M. le secrétaire intime. Mais à peine le premier mot prononcé, elle s'arrêta, et lui adressant un regard pénétrant et affectueux :

— Stéphen, s'écria-t-elle, tu ne joueras pas la comédie avec moi, sans doute!... Stéphen, mon enfant, sois le bienvenu!

Vis à vis de ce portrait tu essayeras en vain de renier ton origine. Ce sont les mêmes traits... Il me semble revoir Johanna!

Qui eût pu, en présence de ces mots, de ces dans du cœur, persister à jouer le rôle d'un étranger? En présence surtout du portrait de sa mère, qui, maintenant, souriait doucement à cette scène?

Non, les sentiments de notre ami débordaient.

Attendi, confus, les yeux encore humides, il saisit la main de la générale, qu'il baisa avec émotion.

Mais elle l'attira dans ses bras, et les yeux fixés sur le portrait de sa mère, elle dit :

— O ma chère Johanna, mon unique et constante amie, que n'es tu ici, entre nous deux!... De la paix où tu reposes, du moins, bannis à mes côtés!... Au cœur d'une mère, il n'y a rien de plus doux que la fièvre inspirée par un enfant venu à bien!... Pourquoi la mort t'a-t-elle ravi si tôt cette joie en ce monde, cette récompense de la vertu!...

Oui, continua-t-elle, en le considérant avec complaisance, c'est elle, trait pour trait. Les hommes, dit-on, qui ressemblent tellement à leur mère, sont généralement bons et doux, alliant la vigueur et la gravité de leur sexe à la bienveillance du nôtre. Ils sont destinés à être heureux, et c'est juste, car le bonheur ne repose que sur la vertu; mais plus encore s'ils joignent à ces qualités de l'âme, un extérieur engagé ant.

Un jeune homme beau et bien tourné gagna vite la sympathie, et quand il a hérité de sa mère la pureté des mœurs, la piété, la délicatesse de scintillement, l'esti me de ses concitoyens, aucune condition de réussite dans la société ne saurait lui faire défaut.

Mais, Stéphen, se rep'it-elle, je te tutoie; un conseiller de Régence! un fonctionnaire appelé à gouverner les gens et le pays!...

— Madame, dit-il suppliément, conservez-moi ce toi familial; c'est pour moi un précieux titre de bonheur et d'honneur!

— Cher Stéphen, tu le veux?...

— Votre bienveillance est le meilleur héritage de ma mère. Prenez sa place, vous qui fîtes son amie la plus fidèle. Remplissez le vide qu'elle a laissé dans mon affection, dans ma vénération; ne m'y dites, je n'ai que toi; regardez-moi comme votre fils, ma seconde mère!...

XIII

TOUTES OU PAS UNE

Lorsque l'attendrissement de cette reconnaissance se fut peu à peu calmé, les premières questions de la générale tombèrent sur le but du voyage de Stéphen, sur sa prochaine entrée en jouissance de la succession de sa grand-mère, et sur les raisons qui l'avaient porté à se revêtir d'un nom d'emprunt.

M<sup>lle</sup> de Wiedland était une nature droite et franche, tout ce qui frisait la dissimulation lui était antipathique. Elle se montra d'abord peu disposée à applaudir à ce déguisement.

Mais quand le jeune homme lui eut exposés les bavardages de Sandiers et les incidents connus du lecteur, elle fut la première à approuver l'idée qu'il avait eue d'adopter du pseudonyme de Sraguro, pour se produire comme surrogat de lui-même.

Puis préoccupé de l'historique du mariage et des opinions de l'aïeule à ce sujet que de toute sa succession, il mit bientôt la conversation sur le fameux billet cacheté!

La générale dressa les oreilles, fort troublée et fort mécontente de voir qu'il en avait connaissance. Elle se plaignait de l'insouciance de certains hommes, que le respect des affaires, même les plus sérieuses, ne saurait contenir. Comme elle pouvait affirmer par serment que, de sa part, pas un mot n'avait été prononcé sur ce point, il fallait que le secret eût été violé par d'autres. — Mais par qui? — Elle ne classa pas Sandiers parmi les plus réservés, lui qui en avait parlé publiquement à une table d'hôte!

Quant à elle, même à présent que ce secret était ébruité, elle voulait se tenir dans une discrétion entière. Elle déclara n'en pas savoir plus que les autres sur le contenu du billet, et surtout ne pas connaître la jeune fille que l'aïeule eût aimé à voir devenir la compagne de son petit-fils.

Surtout qu'il n'osât la presser davantage, par une délicatesse bien naturelle, et qu'elle appréciait, mais qu'il mettait à certaines importances, une sorte de scrupule, à l'accomplissement de ce vœu, elle lui dit, non sans un assez grand embarras :

— Puis-je te dire que je remplace ta mère, cher Stéphen, écoute mes conseils. Calme tes inquiétudes, rassure ta conscience. Ne te laisse pas influencer, dans ton choix, par cette disposition de ton excellente aïeule. Je ne sais au juste qui elle avait en vue, mais ce que je peux te donner comme certain, c'est qu'elle n'a pas entendu te laisser un ordre à cet égard.

Elle était trop prévoyante; elle connaissait trop le monde et la nature humaine, pour séparer une exigence de cette espèce. Si ton cœur est encore libre, choisis librement, sans préoccupation, celle qu'il préférera, lui ou ailleurs. Les revenus des cent mille florins que tu toucherais, dans le cas où tu rencontrerais juste la personne qu'elle avait en vue, ne sauraient peser dans la balance, puisque le riche héritage que tu recueilles te permet de l'en passer.

— Vous avez raison, madame, répondit-il, sans se laisser entièrement gagner par ce discours. Vous avez raison, cette considération ne saurait influencer sur ma détermination, car, dans le cas même où ces revenus m'échoiraient, j'y renoncerais en faveur des pauvres.

— Bien, mon cher Stéphen!

— Mais, poursuivit-il, je tiens à me conformer, autant qu'il est en moi, au désir d'une personne qui s'est constamment occupée de mon bonheur; je me ferais d'éternels reproches, si mon choix tombait sur une jeune fille que sa volonté...

— Ce n'était pas sa volonté, interrompit la générale, mais un simple souhait; si l'unique motif est de te rendre...

Combien l'indiscrétion de ce Sandiers me cause de déplaisir!... Tu ne devais rien apprendre de toute cette histoire qu'après les fiançailles! Enfin, puis-je te le sàis, et que je suppose que M<sup>lle</sup> Milborn avait en vue quelqu'un du pays, je veux que tu voies toutes nos demoiselles.

Avant même que tu n'écrivisses à l'exécuteur testamentaire, j'avais conçu l'idée d'un bal annuel à quel ne devait manquer aucune de celles qui appartiennent au cercle de ses connaissances.

Eu y réfléchissant, je suis ravie que tu aies pris un nom supposé, car avec tes avantages extérieurs, — ne rougis pas comme un enfant, tu es très-beau garçon, dit-elle en souriant, — et, ce qui vaut mieux, avec la réputation honorable qui t'a précédé et la grande position de fortune, si tu te fusses présenté sous ton véritable titre, tous les parents, jaloux de posséder un pareil gendre, ce qui est fort excusable, t'auraient montré tant et de si séduisantes filles, qu'un choix fût devenu un véritable tourment.

Le temps de ton deuil est expiré; d'ici en huit, nous serons précisément à l'anniversaire de ta naissance, au 7 du mois, et je veux le fêter de la façon la plus opportune. Ce jour-là, je donne un bal, un bal d'inspection! et je t'y invite. Mais son but doit rester un secret entre nous deux.

Tu trouveras parmi nos belles des jeune filles très-intéressantes: ne te laisse pas dominer par l'idée que tu dois choisir une d'entre elles.

Si aucune ne te plaît assez pour te faire souhaiter de faire plus ample connaissance, retourne tranquillement à la capitale; agis comme si tu n'avais jamais entendu parler du billet de ta grand'œuvre.

De cette manière, je te l'affirme en son nom, tu rempliras le mieux ses volontés.

Le grand bal faisait peur au jeune héritier.

Si le hasard l'eût amené au milieu d'un cercle de ce genre, il eût vraiment pris plaisir à voir défiler devant lui toutes les beautés de Pilsen. Mais de cette autre façon, avec la générale pour confidente!... elle épierait ses regards, ses gestes, ses paroles, et sous la contrainte qu'il en ressentait, aucune de ces demoiselles ne lui plairait.

Toutefois, M<sup>me</sup> de Wiefand comptait avec trop de complaisance sur les résultats de sa fête, pour qu'il tentât de l'en dissuader. En effet, ayant voulu lui faire entendre qu'il serait peut-être mieux de réunir seulement les sept jeunes filles qui passaient à tour de rôle une semaine auprès de M<sup>me</sup> Milborn, elle lui dit en riant:

— Non pas, non pas! Il faut qu'elles viennent toutes, toutes, ou pas une!

Il n'osa répliquer, et convint de bonne grâce de l'espèce d'embaras et d'appréhension où le plongeait la perspective de se trouver au milieu d'un tel essaim de beautés, absolument comme Télémaque parmi les nymphes de Calypso.

Mais cette insistance de la générale lui fit supposer, bien à tort peut-être, que M<sup>me</sup> de Wiefand connaissait parfaitement la jeune fille que la défunte avait eu en vue, et que cette jeune fille n'appartenait pas à la pleiade des Sept étoiles.

## XIV

## L'INCENDIE

Il se trouva que, sans qu'il s'en fût aperçu, Stéphen avait passé la journée entière chez la générale.

Le temps s'était envolé sans qu'il le sentit fuir, enchaîné qu'il était par la conversation attachante et délicate de M<sup>me</sup> de Wiefand, qui l'entretenait, avec sa tendre cordialité, de sa chère mère et de sa bonne mais singulière aieule.

Elle ne le laissa partir, enfin, que sur sa promesse de venir dîner avec elle, tous les jours, pendant sa halte à Pilsen.

Il promit, se réservant intérieurement de ne pas prendre d'engagement pour l'avenir.

En rentrant à l'hôtel, il s'informa de M. Weinlich, et Krantz lui apprit que ni lui ni ses compagnons de promenade n'étaient encore de retour, ce qui l'inquiétait, car de gros nuages s'amoncelaient à l'horizon et présageaient un orage.

Le jeune voyageur apprit alors que M. Weinlich possédait à la campagne une petite propriété, où il conduisait fréquemment ses hôtes. On y donnait, en outre, rendez-vous à quelques autres personnes, et l'on y faisait des parties qui se prolongeaient ordinairement fort tard, — le tout, cela va sans dire, aux frais des étrangers.

Par une conséquence naturelle, plus le père Weinlich baissait dans l'estime de Stéphen, plus il se montrait disposé à l'indulgence pour Séraphita.

Avec un père de cette sorte, qui avait spéculé sur les choses les plus saintes, comment une jeune fille, sans expérience et sans force, eût-elle résisté à des entraînements qui flattaient sa coquetterie native?

En ce moment, le bruit de plusieurs voitures roulant sur le pavé de la rue se fit entendre. C'étaient les deux calèches qui ramenaient les excursionnistes.

Stéphen descendit et, du seuil de l'hôtel, constata tout d'abord que Séraphita était à présent à côté de sa mère, avec deux autres dames.

Il s'avança obligeamment pour lui offrir la main; elle lui tendit la sienne, s'appuya sur lui, comme s'appuyait un oiseau, et sauta à terre.

— Vous avez passé une bonne journée? lui demanda-t-il.  
— Oh! fit-elle de façon à n'être entendue que de lui, avec une petite mine; bonne! Nous espérons que vous seriez venu nous rejoindre, monsieur. Krantz ne vous l'a-t-il pas dit?

— Il n'a pas pu; je suis resté dehors jusqu'à ce moment. Mais vous fûtes?

— Un ennui mortel! Ces deux messieurs anglais n'ont pas desserré les dents pour dire autre chose que *yes et very well*. Encore, fallait-il leur arracher ces mots.

Quel baume pour la clavicule déjà en voie de guérison de notre ami! Séraphita lui paraissait bien plus convenable que la veille; le dernier soupçon s'effaça de son cœur.

Fatiguée de l'excessive chaleur de la journée, M<sup>lle</sup> Weinlich ne resta pas à souper. C'est dire que Stéphen ne fit pas long séjour à table, et ne tarda pas à se mettre au lit, plus calme et incomparablement plus satisfait de lui-même et des autres que la veille.

Il fallait son extrême lassitude pour dormir, par la température accablante qu'il faisait. Mais il ne dormit pas longtemps. Des coups de tonnerre violents et continus le réveillèrent.

L'orage, qui menaçait depuis l'après-midi, venait d'éclater; éclair sur éclair, roulement sur roulement, la pluie, la grêle, le vent tourbillonnaient avec fracas. On entendait craquer les cloisons, choir les tuiles; c'était un cataclysme.

Cette horrible bourrasque se calmait à peine, qu'un autre fléau lui succéda.

Les cris: « Au feu! au feu!... » retentirent; le tocsin sonna à toutes les églises, les tambours de la garnison battirent la générale. C'était un tumulte, un vacarme effroyable.

Stéphen sauta en bas de son lit, ouvrit sa fenêtre et demanda à la cantonade où était le feu.

Une foule de gens couraient en désordre par la rue; nul ne l'entendit ou ne jugea à propos de s'arrêter ni de lui répondre. — D'autres, plus complaisants ou moins pressés, lui crièrent à la fin qu'eux-mêmes ne le savaient pas.

Il allait descendre, quand, du haut de la rue, il vit arriver au grand trot une pompe éclairée par plusieurs torches.

— Voilà la vieille pompe de la ville, cria-t-on sous sa croisée, lorsque l'énorme machine passa.

Et, tout en haut de cette pompe, se tenait, le tuyau dans la main gauche et une torche dans la main droite, son ancienne connaissance, le petit et gros Zwicker, l'honorable capitaine des pompiers, encore en robe de chambre, un casque sur la tête et le saisis au dos.

Si le voyageur avait bien compris ce héros, donnant un ordre à ses subordonnés, le feu était à Herfeld.

Il prit à peine le temps de s'habiller, se précipita à travers l'escalier, et demanda à Krantz, qui vint à sa rencontre sous la porte, de lui procurer une voiture et des chevaux.

Il n'y avait de disponible que le cheval de selle du patron.

Il le fit harnacher en toute hâte, et le lança au grand galop sur la trace de la pompe de la commune.

Hélas! il n'avait que trop bien entendu le commandement du capitaine Zwicker. Herfeld, le village le plus florissant des environs, était en feu.

A mesure qu'il parcourait l'espace, le tableau devenait plus effrayant: au fond, les premières clartés de l'aube; de l'autre côté de l'horizon, les sombres nuages de la tempête, à moitié déchargés; dans l'espace, de pâles sillons d'éclairs; au zénith, de tranquilles étoiles scintillant par éclairs à travers un voile brumeux; devant lui, le feu furieux, des flammes ardentes se tordant et atteignant jusqu'au ciel; des nuages d'une fumée épaisse et rougeâtre, roulant de maison en maison, sous les bourrasques du vent.

Partout le fracas des pompes et des tonneaux d'eau courant en hâte sur la chaussée, au milieu des cris d'angoisses, arrivant du village.

L'anxiété de savoir où porter les premiers secours; la douleur de voir anéanti le bien de tant de braves gens auxquels il devait porter intérêt, tout cela faisait sur le petit-fils de M<sup>me</sup> Milborn une cruelle impression.

Lorsqu'il arriva, plusieurs habitations étaient en cendres.

Il courut à droite et à gauche, pendant plusieurs heures, se mêlant à tout, prêtant son aide, charriant, puisant de l'eau, disputant au fléau tout ce qu'on pouvait lui disputer.

Enfin, l'élément furieux fut vaincu.

Il faisait jour.

(La suite au prochain numéro.) OCTAVE FÉRÉ.

## LES MENUS DE LA SAISON

Mai.

## MENU D'UN DINER DE 12 PERSONNES

Potage brunoise.  
Petits pâtés à l'anglaise.  
Saumon saucé génévoise.  
Gigot de sept légumes.  
Ris de veau à la macedoine de légumes.  
Farce de lapereaux à la gelée.  
Pigeons rôtis.  
Gâteau moka.

En furetant, j'ai trouvé dans un vieux dispensaire la recette de pieds d'agneau ou de mouton dits à la *Marienne*.  
Je la donne sans l'avoir expérimentée, car il est possible, ce me semble, d'en tirer parti.

\* *Pieds d'agneau à la Marienne*. — Quand ils sont échaudés et blanchis, mettez les cuire dans une bonne braise. Faites blanchir de petits oignons blancs et les mettez cuire dans du bouillon avec sel et poivre. Placez sur un plat une petite farce faite avec des foies de poulets, lard râpé, persil, ciboules, champignons, une pointe d'ail, le tout haché; sel et poivre, deux jaunes d'œufs pour liaison. Faites attacher cette farce sur des cendres chaudes; égouttez la graisse; mettez dessus les pieds de mouton ou d'agneau cuits à la braise; les petits oignons blancs autour, saucés avec une sauce claire au coulis de jambon, avec jus de citron, et servez chaudement.

Je le répète, il y a quelque chose à faire de cette indication.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

*La Reine des abeilles*, parfumerie Violet, boulevard des Capucines, 12, peut être recommandée aux femmes élégantes pour l'excellence de ses produits. La vogue dont ils jouissent auprès des Parisiennes est une preuve de leur supériorité incontestable. Citons, entre autres: l'eau de beauté, lotion de toilette au parfum exquis, qui tonifie et rafraîchit la peau; la rosée des abeilles, spécialité de la maison Violet, pour bains parfumés et rafraîchissants; puis une série de produits à la glycérine, qui se recommandent par leurs qualités essentiellement hygiéniques; eau de toilette, crème froide pour le teint, savon à pâte fine et onctueuse, sans oublier la glycérine proprement dite aux roses de Provins. Citons encore la crème Pampadour qui efface les rides et les prévient, et un choix immense d'essences pour le mouchoir.

*La Reine des abeilles* possède encore une très-grande variété de ces inutilités indispensables à la coquetterie féminine, telles que flacons, éventails, etc.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

## PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée de Douai. — Je ne consellerai jamais d'oser de ce moyen; mais, en tout cas, on trouve ces crayons chez tous les parfumeurs.

M<sup>me</sup> R. E. — Vous aurez le dessin demandé.

M<sup>me</sup> A. A. — Je ne connais pas de livre spécial; adressez-vous à M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan.

Dans mon bosquet. — Généralement, j'indique le sens de l'étoffe pour les volants; néanmoins, je prends note de l'observation pour l'avenir. Quant au métrage nécessaire, je ne puis le donner dans l'explication de la gravure, cela m'entraînerait trop loin. Je ne saurais trop vous encourager dans votre désir de faire vous-même vos robes; escavez avec des étoffes bon marché. Les lés de jupe se taillent tout droits derrière: on biaise celui du devant des deux côtés, et, ceux des côtés, d'un seul côté seulement. Le petit jupon de dessous se fait bien plus étroit que ceux de dessus. Le jupon tournure à volants en mousseline se met sur ce petit jupon ou le remplace; il doit être seulement un peu plus bas que le genou: on le taille biaisé par devant; les volants remontent par derrière jusqu'à la taille, et, sur le devant, s'arrêtent au genou. Faites une tunique de votre jupe grise; avec un jupon noir, ce sera fort bien.

AVIS. — M<sup>me</sup> de Milly prie nos lectrices de vouloir bien faire accompagner les lettres de demandes qu'elles lui adressent d'un timbre-poste pour la réponse. Il est certain qu'une correspondance nombreuse peut être à la longue une véritable dépense, tandis que celle d'un timbre-poste n'est rien pour la personne qui charge M<sup>me</sup> de Milly d'une commission.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Assieds-toi en haut, mais regarde en bas.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.